

**Nataša Raschi**

Università degli Studi di Perugia, Italie

## Le camfranglais comme exemple de parler jeune

### Abstract

Bien que le français soit la langue officielle de nombreux pays africains, on trouve, selon les régions et le contexte sociolinguistique, maintes spécificités qui divergent du standard de la France métropolitaine. C'est ce qui se passe au Cameroun, où les règles locales sont privilégiées pour déterminer une langue qui corresponde à la construction de l'identité du pays. En particulier, le camfranglais est un langage composite développé par les jeunes Camerounais afin de communiquer entre eux. Le présent article dessine le cadre historique de cette langue et en illustre les nombreuses propriétés lexicales, morphologiques et syntaxiques.

**Mots-clés:** parlers jeunes, camfranglais, lexique, morphosyntaxe, continuum linguistique

### 1. Introduction

À partir des années 1980, l'on a commencé à parler en France du français des banlieues, des cités, des quartiers, définitions qui paraissent toutes dans l'ouvrage *Français des banlieues* dirigé par Marie-Madeleine Bertucci et Daniel Delas en 2004 et encore dans l'article de Marie-Madeleine Bertucci *Les dictionnaires des parlers jeunes 1980-2000*. On y fait le point sur la recherche concernant le français dans ces espaces de marginalisation où tous ceux qui sont exclus, ou qui s'autoexcluent, cherchent une identité à mi-chemin entre leur culture d'origine et la culture française (Bertucci et Delas 2004: 47-62).

Un fait parallèle dans l'évolution du français en Afrique noire francophone est la création, en particulier chez les jeunes, de codes métissés résultant du croisement

de plusieurs langues parmi lesquelles, le français. Le livre *Parlers jeunes, ici et là-bas. Pratiques et représentations*, de l'équipe dirigée par Thierry Bulot en 2004, propose un panorama de la situation linguistique de ces parlers jeunes dans une dizaine de capitales africaines. On y met l'accent sur la sociolinguistique urbaine dont le thème identificateur est de considérer le langage comme une activité socialement localisée, et dont l'étude est menée directement sur le terrain.

## 2. Les parlers jeunes: caractéristiques et fonctions

La première caractéristique de telles productions linguistiques est l'intelligibilité très réduite, voire nulle, de ce type d'énoncés pour les Francophones unilingues qui, pour déchiffrer un message de ce genre, ont souvent besoin de traductions. Ces parlers qui constituent l'élément le plus frappant du multiculturalisme et du métissage des sociétés africaines, au moins dans la réalité des villes, représentent pour les chercheurs, de par leur singularité, un domaine d'études très difficile et complexe, mais passionnant, parce qu'ils soulèvent plusieurs problèmes par rapport à la définition des parlers mixtes, à leur genèse et à leur fonctionnement linguistique (Quéffelec 2007: 277-291). En effet, ils ont tendance à se bâtir systématiquement dans l'innovation et l'écart, et ont pour caractéristique commune la volonté de marquer les frontières.

Ces mêmes parlers relèvent typologiquement des mélanges codiques, terme employé pour désigner tout type d'intégration entre deux ou plusieurs codes linguistiques différents dans une situation de contact de langues (Blanc 1997: 207). Pour qu'émergent les parlers mixtes, il ne doit pas exister de langue véhiculaire couvrant l'ensemble du pays. Lorsque tel est le cas (comme cela s'est vérifié pour le wolof au Sénégal ou le bambara au Mali), cette langue véhiculaire assure l'essentiel de la communication informelle et laisse à la langue officielle les secteurs formels (administration, tribunaux, université).

Ces parlers mixtes ont aussi une fonction identitaire dans le sens de l'appartenance à un groupe social spécifique par son code et son positionnement. À l'origine, les parlers de ce type sont considérés comme la langue des voyous, des bandits, des marginaux, tous exclus d'un système scolaire sélectif et pour cela en rupture avec la société. Ces parlers jeunes ont ensuite débordé de leur milieu d'emploi initial et se sont étendus à l'ensemble de la jeunesse urbaine. Un exemple intéressant parmi les multiples formes de cette éclosion linguistique est constitué par le camfranglais du Cameroun.

### 3. Rappels socio-historiques

Comme nombre de nations de l'Afrique contemporaine, le Cameroun est le fruit de la cartographie dessinée à la Conférence de Berlin en 1885, mais il présente plusieurs particularités. D'un côté, une position géographique assez spéciale, vu qu'il relie l'Afrique Occidentale à l'Afrique équatoriale. De l'autre, une politique linguistique bilingue français et anglais, comme l'énonce l'article 1 de la Constitution, selon lequel il y a deux langues officielles avec la même valeur partout (paragraphe 3).

Le nom du pays vient des premiers explorateurs portugais qui en 1471 le baptisent « rivière des crevettes »<sup>1</sup>, expression devenue, par déformation, Cameroun. Les commerces voient ensuite s'alterner Hollandais et Anglais, jusqu'aux Allemands, qui en 1884 en font un protectorat et veulent commencer une politique de germanisation. Très peu d'étudiants camerounais apprennent l'allemand avant la Première Guerre mondiale, parce que cette politique tarde à être mise en pratique (Nzesse 2009: 19). En 1919, le Traité de Versailles qui établit les conditions de la fin du conflit, signifie aussi le partage du Cameroun entre la France d'un côté et l'Angleterre de l'autre. Dans les faits, on impose le français aux quatre cinquièmes de la région et l'anglais au cinquième restant (Nzesse 2009: 22).

Le français prime toujours, vu que huit provinces sur dix sont francophones, c'est-à-dire que la population reste majoritairement francophone. Les deux villes principales, Yaoundé, la capitale politique, et Douala, la capitale administrative, se trouvent également en zone francophone. La situation linguistique au Cameroun, ainsi que dans les autres pays africains francophones, apparaît comme particulièrement enchevêtrée, s'il est permis de penser qu'il y a à peu près autant de langues différentes que de grands groupes ethniques recensés, et qu'il est toujours difficile de distinguer entre langues et variétés dialectales.

Ladislas Nzesse énumère au moins deux cent quatre-vingts langues présentes sur le territoire du Cameroun, ce qui est à la base d'une situation sociolinguistique hétérogène et détermine l'émergence d'un idiome hybride appelé camfranglais qui connaît une dispersion et une pénétration importantes dans la totalité du pays (Nzesse 2009: 15).

---

<sup>1</sup> Plus précisément, ils appellent « Rio dos Camarões » l'estuaire du Wouri (Tsofack 2006: 111).

#### 4. Le camfranglais: insurgence et dénominations

Dans une étude importante d'il y a vingt ans, Fosso note que « le camfranglais apparaît comme un phénomène discriminatoire, réservé à des classes de jeunes de quinze à vingt-cinq ans qui ont envie de montrer qu'ils peuvent s'exprimer en toute liberté et en toute complicité » (Fosso 1999: 192). Cela signifie nécessairement une volonté de se différencier des gouvernants, des parents et des professeurs, de tous ceux qui véhiculent les normes sociales et linguistiques puisque détenteurs d'une forme de pouvoir.

Connu aussi sous l'acronyme CFG, le camfranglais est généralement présenté comme un parler composite de jeunes, né du contact et du mélange entre le français, l'anglais et les langues camerounaises. Selon Edmond Biloa, son évolution est très rapide à cause du fait qu'il s'agit d'un phénomène essentiellement oral: l'écrit resterait marginalement confié à quelques textes de chansons rap ou à des reprises sporadiques dans la presse, notamment dans les titres des articles. Les spécialistes tentent de quantifier les éléments qui entrent dans la composition linguistique de ce parler jeune. Il s'agirait essentiellement d'une créativité lexicale composée d'une dominante française autour de 60% des occurrences, de 25% d'anglais, de 10% fruit de la créativité langagière et le reste emprunté aux langues camerounaises (Biloa 2008: 18). L'appellation traduit dans sa syllabe d'ouverture « cam- » l'affirmation d'une certaine identité nationale et, implicitement, le désir d'une langue commune à tous, pour essayer de dépasser ainsi les clivages ethniques, géographiques et même sociaux (Quéffelec 2007: 282).

C'est sur le camfranglais que se concentre Carole de Féral, qui à partir de 1989 publie ses recherches dans la revue *Le français en Afrique Noire* de l'Équipe IFA, le même groupe qui avait produit l'*Inventaire des particularités lexicales du français d'Afrique Noire* dont le premier volume remonte à 1983 (Équipe IFA 1983). C'est seulement en 2008 que les Editions Peter Lang ont publié un ouvrage collectif entièrement consacré au phénomène linguistique analysé (Ntsobé, Biloa & Echu 2008), alors qu'en 2009 le numéro 24 de la revue scientifique citée ci-dessus porte sur le français du Cameroun.

À son origine, le camfranglais a une double fonction: identificatrice (c'est par sa pratique que les jeunes marginaux se distinguent des autres et se recomposent en groupe) et cryptique (pour se communiquer des messages que l'on ne veut pas partager avec ceux et celles qui sont exclus du groupe des proches). L'idée maîtresse est qu'il s'agit d'un langage codé, dans le sens qu'il est inaccessible aux non-initiés, et limité à une utilisation entre jeunes, parce qu'il est à même de

leur garantir une certaine confidentialité. Au début, le camfranglais n'était employé qu'à la maison pour ne pas se faire comprendre des parents lorsqu'on voulait aborder certains sujets plus délicats, voire interdits, sans s'attirer leur colère. Peu à peu cet idiome est sorti du foyer familial pour gagner d'autres milieux tels que les lycées et collèges, les campus universitaires, les centres urbains et spécialement les rues de villes comme Yaoundé et Douala. Il a également assumé une fonction ludique, repris comme il est par les humoristes, les journalistes et dans certaines bandes dessinées<sup>2</sup>.

Une telle pratique rappelle ce qui se passe en France (il suffit de penser au verlan) et un peu partout en Afrique (rappelons le nouchi en Côte d'Ivoire, autre phénomène très étudié)<sup>3</sup> (Boutin & Kouadio 2015: 251-271), non seulement à cause des processus linguistiques mis en œuvre, mais aussi par le fait que ces parlers sont nés et évoluent dans des contextes plurilingues où il ne s'agit plus pour les jeunes de revendiquer une identité ethnique ou régionale à travers une langue transmise par la famille, mais de construire de nouvelles identités. Les termes du camfranglais ne sont pas utilisés à cause d'un manque d'équivalents en français tout spécialement, comme c'est le cas de termes empruntés qui font référence à des « *realia* » (plats, danses, musiques). Ici, ils doublent des termes appartenant au français courant que l'on veut expressément éviter.

Au Cameroun, en particulier, les jeunes qui parlent camfranglais s'approprient le français de telle façon qu'il leur permet de véhiculer une identité non seulement francophone, mais également urbaine et sans doute un jour nationale (Feussi 2011: 23). La raison d'un tel succès est à rechercher dans l'absence des contraintes normatives des langues officielles, ainsi que dans l'adaptation aux besoins et à la créativité de ses utilisateurs (Harter 2007: 253-266).

Dès les années 1970, Carole de Féral relevait chez des jeunes de Douala et de Yaoundé, l'existence de pratiques langagières faisant appel à certains mots (par exemple, *reme*, « mère »; *kolo*, « mille »; *kwat*, « quartier »; *do* « faire »; *go*, « aller ») qui seraient identifiés aujourd'hui comme camfranglais, mais que les locuteurs interrogés, élèves et étudiants pour la plupart, appelaient « français makro » ou « français des voyous » (De Féral 1989: 20-21). Cette dénomination semble avoir disparu et depuis les années 1980, les enseignants, chercheurs et journalistes font référence au camfranglais, qui est sans doute une manifestation

---

<sup>2</sup> Par exemple, le mensuel *100% jeunes* cité par Andriot-Saillant (2009), pp. 313-320.

<sup>3</sup> À ce propos, Ambroise Queffélec rappelle aussi l'indoubill de Kinshasa au Congo démocratique qui aurait désormais disparu (Queffélec 2007: 282).

de l'évolution et de l'expansion de ce « français makro ». Dans certains articles parus sur le sujet, le terme « camfranglais » (prononcé [kam]) est fortement concurrencé par « francanglais »; c'est surtout Valentin Feussi (2007: 33-50) qui insiste sur cette dernière dénomination.

Contrairement à l'appellation « français makro », « camfranglais » ou « francanglais » n'affichent pas la pratique d'une langue (comme le français) assortie d'une classification d'ordre social plutôt dépréciative (makro), mais un objet linguistique apparemment bien délimité, socialement et linguistiquement valorisé, puisqu'on a réuni en un mot valise (camfranglais ou francanglais) les noms des deux langues officielles du Cameroun.

Les deux dénominations attestées mettent en évidence le fait que l'anglais est en contact avec le français. Cela peut laisser supposer que le camfranglais est parlé par des sujets effectivement bilingues, qui feraient ainsi de l'alternance codique. Or, la plupart des jeunes Camerounais francophones ne possèdent de l'anglais que ce qu'ils ont appris à l'école, dans un pays officiellement bilingue, mais où la communauté francophone et la communauté anglophone ne se mélangent généralement pas (Ethe 2013: 114-119). S'il est absolument nécessaire d'être francophone pour parler camfranglais, il n'est point besoin de connaître l'anglais. Le camfranglais n'est pas un code mixte comme le franlof (ou francolof) des intellectuels de Dakar, par exemple, où « les locuteurs recourent au mélange des deux codes [français et wolof] de manière telle que la compétence en français du sujet parlant apparaisse comme étant au moins égale à sa compétence en wolof » (Thiam 1994: 33).

La présence du terme anglais risque d'entraîner une surestimation de l'influence directe de cette langue (non seulement co-officielle dans le contexte analysé, mais aussi expression privilégiée de la mondialisation) dans les pratiques des jeunes, ainsi qu'une sous-estimation du rôle du pidgin-english en tant que pourvoyeur de termes. En effet, la très grande majorité du lexique pidgin est d'origine anglaise et le pidgin-english est parlé non seulement dans toute la partie anglophone du Cameroun, mais aussi dans une partie de la zone francophone (région bamiléké, Douala, et même, dans une moindre mesure, Yaoundé).

## 5. La formation du lexique

Comme pour les parlers des jeunes en général, ce qui est saillant en camfranglais, et ce qui semble lui être spécifique, a trait au lexique utilisé qui, de par son hétérogénéité, constitue nécessairement la partie la plus savoureuse du

point de vue de la panoplie des modalités créatrices utilisées. Si l'on peut observer des productions originales, il faut également se rappeler qu'elles sont souvent dues tantôt à des processus sémantiques (parmi ceux-ci, on peut citer extension, dérivation, métaphore, métonymie) tantôt à des procédés formels (par exemple, la dérivation et la troncation) qui ne sont pas originaux, mais qui se retrouvent aussi bien dans le français populaire que dans le français des jeunes de l'Hexagone (Bertucci 2011: 13-25).

Le numéro de la revue *Le français d'Afrique Noire* de 2009 dresse un inventaire du camfranglais qui occupe toute sa deuxième partie (Nzesse 2009: 168). Les mots répertoriés renvoient à des domaines bien précis qui seraient reproductibles aux différentes formes d'échange, telles que le commerce, l'argent et la drogue d'un côté, les aventures amoureuses de l'autre, ou encore la politique. Des sujets alors partagés par des jeunes à problèmes, tenus à l'écart, aux prises avec les réalités d'une existence de plus en plus embrouillée. Le glossaire proposé signale les domaines d'utilisation et insiste sur les motivations de création, mais il est loin d'être exhaustif, comme on peut le comprendre par la créativité langagière qui en ressort.

Carole de Féral, qui insiste sur le fait que faire appel à un mot camfranglais est un choix discursif et non pas une contrainte linguistique, souligne deux mots particulièrement récurrents en camfranglais : « nga » pour fille (par exemple, la nga était dans le train) et « do » pour argent (comme dans la phrase, il veut toujours que ses do augmentent) (De Féral 2006: 212).

Au total, le lexique utilisé ressemble à une mosaïque composée de néologismes mélangés aux emprunts effectués aux différentes langues interpellées. Parmi les modalités de dérivation les plus exploitées, figure le dédoublement dans le cas des noms, par exemple « bilibili » (bière locale à base de mil ou de maïs) (Nzesse 2009: 63) et « zoua-zoua » (onomatopée qui désigne un carburant de mauvaise qualité) (Nzesse 2009: 167-168). Un dédoublement qui est aussi présent dans le cas de locutions adverbiales dont la signification est immédiate pour renforcer l'insistance (« fort-fort » pour intensément, « hier-hier » pour il n'y a pas longtemps, « long-long » pour interminable) (Nzesse 2009: 95, 103, 112). On fait recours à l'altération et c'est le cas de « ministrion », péjoratif de ministre, très fréquent dans la presse écrite pour désigner politiciens et intellectuels dans le sens de leur inefficacité et corruption (Nzesse 2009: 122). On détermine la naissance de mots-valises, par exemple de chômeur et Cameroun vient « chôme-cam », très utilisé dans les journaux en prise directe sur l'actualité (Nzesse 2009: 73). On assiste aussi à des cas de troncation, comme pour « asso », terme affectueux pour un compagnon, un associé (Nzesse 2009: 57), et « clando »

de clandestin pour tout ce qui reste en dehors de la légalité, qu'il s'agisse de personnes comme les sans papiers ou de choses, comme par exemple les véhicules collectifs sans assurance ni enregistrement (Nzesse 2009: 73).

En général, la tendance est à la francisation pour les termes provenant des langues ethniques, par exemple « ngangament », où la racine doublée, vient d'une langue africaine, l'ewondo du groupe des langues beti (Ebongue 2017: 67), et la désinence est typique des adverbes français de modalité. « Nga » signifie petite amie, donc ici coquettement. On trouve d'autres cas d'hybridation interne associant une base anglaise à un suffixe français comme « knoweur » pour connaisseur. L'ensemble des études analysées souligne l'instabilité et la richesse de la production comme reflet d'une société en plein ferment évolutif qui se construit et se dynamise au quotidien (Feussi 2007: 44).

## 6. Morphosyntaxe et continuum linguistique

On observe une déstructuration des langues européennes-sources lorsque les paradigmes tendent à une simplification morphologique et à une certaine invariabilité : dans le cas du substantif et de l'adjectif, les marques de genre et de nombre sont le plus souvent absentes en camfranglais même si dans la langue d'origine existe une opposition morphologique masculin / féminin et singulier / pluriel. Pour le verbe, la situation est plus complexe d'autant plus que les lexèmes verbaux sont majoritairement empruntés à l'anglais. Un signe d'hybridation forte consiste à ajouter des morphèmes d'origine française aux lexèmes verbaux d'origine anglaise, que ce soit des morphèmes de personne ou de temps, venant surtout de l'imparfait dont la désinence est bien présente, par exemple, « Je mimba-ais qu'il allait recame » (je pensais qu'il allait revenir) (De Féral 2006: 218).

Sur le plan de la syntaxe, c'est-à-dire de l'agencement des constituants de la phrase, puisque les deux langues principalement sollicitées, le français et l'anglais, respectent l'ordre direct sujet-verbe-objet, alors l'organisation de base garde le modèle des langues européennes et adopte ce même ordre de manière assez régulière.

À l'intérieur du camfranglais, Augustin Ebongue et Paul Fonkoua envisagent un pôle haut et un pôle bas, plus une variété intermédiaire, chaque variété ayant des locuteurs bien précis. Pour affirmer cela, ils s'appuient sur des témoignages enregistrés au Lycée Joss de Douala, tout comme sur un autre corpus de Cécile Edith Ngo Nlend (Ebongue & Fonkoua 2010: 260).



Le camfranglais simplifié des lettrés est utilisé par les lycéens et par les jeunes professeurs de l'enseignement secondaire, ainsi que par un certain nombre d'aspirants fonctionnaires. L'usage de cette variété (acrolecte) leur permet, tout en affirmant leur appartenance à la jeunesse, de casser les barrières institutionnelles et formelles. Elle sert à se rapporter et à se raconter les faits divers ou à échanger de petites plaisanteries sur différents sujets. Sur le plan syntaxique, elle se caractérise par une structure essentiellement française (« J'ai buy un book ») (De Féral 2006: 213), ce qui rend les messages échangés somme toute compréhensibles.

La variété intermédiaire (mésoclecte) appartient aux moyens scolarisés, c'est-à-dire à ces jeunes qui n'ont pas terminé le cycle secondaire pour des raisons diverses. La crise de l'emploi et l'émergence de nombreux métiers précaires favorisent le contact entre jeunes désœuvrés qui vivent d'expédients, la plupart du temps sur des marchés. La différence se situe au niveau du lexique et la raréfaction progressive des mots français rend le message presque inaccessible aux non-initiés (« Ma meuf bonjour. Ma big rémé n'aime pas que je go chatte les meufs du lage parce qu'elles sont gniè », pour « Bonjour, ma chérie. Ma grand-mère n'aime pas que je traîne avec les filles du village parce qu'elles sont négligées ») (Ebongue & Fonkoua 2010: 263).

En dernière position, le camfranglais des peu scolarisés (basilecte), communément nommés « nanga boko (enfant de la rue, enfant qui dort dehors) » (Nzesse 2009: 125) qui flânent dans les quartiers administratifs ou commerciaux à la recherche d'un emploi occasionnel. Cette variété est d'autant plus complexe qu'elle est farcie de mots puisés dans les langues camerounaises. Par exemple, « Je go d'abord tum les kakos pour falla les dos des tongos (Je dois d'abord aller vendre quelques objets pour chercher l'argent des bières) » (Ebongue & Fonkoua 2010: 264), où l'on trouve plusieurs mots d'origine camerounaise, « tum » (vendre), « kakos » (objets divers), « falla » (chercher) et « tongo » (bière). Les locuteurs de cette variété de camfranglais aiment aussi utiliser des formes abrégées (son, pour chanson) et des néologismes de sens (ballon d'or, pour grossesse). Pour les verbes, on a tendance à adopter des désinences de la conjugaison française sur des radicaux anglais ou issus des langues locales. Dans la plupart des associations lexicales de l'anglais au français, on remarque souvent que les radicaux sont anglais, même si le préfixe est français (le préfixe le plus utilisé en camfranglais étant re-). Par exemple, « Regive-moi mes ngops » (redonne-moi mes chaussures). Il en arrive de même pour les suffixations, où les radicaux sont issus de différentes langues, mais les suffixes restent d'origine française. Dans les cas suivants, on trouve -eur signifiant l'agent. De l'anglais

incorrect « by foot » (l'expression correcte est on foot) vient « byfooteur », celui qui est féru de la marche à pieds. Le douala « njoh » donne « njohteur » pour opportuniste, profiteur (Ebongue & Fonkoua 2010: 265-266).

## 7. En guise de conclusion

Au total, il s'agit d'une langue en évolution perpétuelle, parce qu'elle fonctionne en réponse à des exigences pragmatiques d'hermétisme, et à la fois très dynamique puisque rivée sur l'oralité. Du point de vue sociologique, on a tendance à remarquer que l'éloignement de la forme la plus cryptique du camfranglais est directement proportionnelle à l'avancement dans les études à cause desquelles les locuteurs sont plus sensibles aux règles apprises. Pourtant, ces derniers ne se détacheront pas totalement de l'oralité initiale pour garder le contact avec leurs camarades de jadis ou du quartier des origines.

Valentin Feussi affirme que l'instabilité du camfranglais « permet de le considérer comme un discours plurilingue, mélangé grâce auquel le locuteur peut s'identifier et reconnaître son groupe d'appartenance » (Feussi 2007: 47). Sa fluidité est un atout social pour les locuteurs, pour la présentation de soi. Plus que le quartier ou le rattachement ethnique, c'est l'appartenance à un groupe de pairs qui importe. Encore, la fonction identitaire est certes essentielle, mais il faut souligner également la dimension ludique et l'essor des nouvelles technologies. Enfin, il ne faut pas oublier non plus que le devenir de ces parlars jeunes dépend largement de la résistance que l'école peut leur opposer<sup>4</sup>.

Tenter de cerner le champ flou de l'imaginaire linguistique, aux contours presque insaisissables puisque déterminés par le subjectif, est bel et bien une gageure où l'euphorie langagière se mêle à la polyphonie d'une outrance hétérogène et multilingue. Et pourtant, c'est un pari qui mérite d'être fait pour essayer d'approfondir ces contradictions non seulement linguistiques, mais aussi culturelles, surtout dans l'optique de Lise Gauvin qui parle d'une esthétique du divers apte à réaliser « l'utopie d'une Babel apprivoisée » (Gauvin 2004: 341).

Les images et représentations de cette langue des jeunes Camerounais sont des données qu'il faut prendre en compte dans l'élaboration d'une politique linguistique spécifique. Il reste à approfondir les particularités sociohistoriques du français du Cameroun en tant que reflet de la crise sociopolitique en cours (Sol Amougou 2018: 87-104). Il s'agit en effet de formes que l'on retrouve dans

---

<sup>4</sup> Voir le film d'Edwin Erkwen, *Le camfranglais*, tourné à Yaoundé en 2009.

la presse, en particulier dans les titres des journaux ayant pour fonction d'attirer l'attention du public ciblé, tout comme dans les slogans qui sont affichés dans les rues principales des centres urbains en période électorale et qui peuvent cacher des messages dont la portée réelle échappe aux observateurs internationaux. Il en est de même pour le rap qui s'approprie ce parler jeune pour exalter son pouvoir d'attrait multiplicateur (Auzanneau 2001: 711-734).

## Bibliographie

- Andriot-Saillant, C. (dir.). 2009. *Paroles, langues et silences en héritage*. Clermont-Ferrand: Presses Universitaires Blaise Pascal.
- Auzanneau, M. 2001. "Identités africaines: le rap comme lieu d'expression". *Cahiers d'études africaines* 163-164. 711-734.
- Bertucci, M.-M. & D. Delas. 2004. *Français des banlieues*. Amiens: Encrage édition.
- Bertucci, M.-M. 2011. "Du parler jeune au parler des cités. Émergence d'une forme contemporaine de français populaire ?". *Ponts/Ponti* 11. 13-25.
- Blanc, M. 1997. "Mélange de codes". *Sociolinguistique. Concepts de base*, éd. par M.-L. Moreau. Sprimont: Mardaga. 207-210.
- Boutin, B.A. & J. N'G. Kouadio. 2015. "Le nouchi c'est notre créole en quelque sorte, qui est parlé par presque toute la Côte d'Ivoire". *Dynamique des français africains: entre le culturel et le linguistique*, éd. par P. Blumenthal. Berne: Peter Lang. 251-271.
- De Féral, C. 1989. *Pidgin-english du Cameroun*. Paris: Peeters/SELAF.
- De Féral, C. 2006. "Étudier le camfranglais: recueil de données et transcription". *Le français en Afrique* 21. 211-218.
- Équipe IFA. 1983. *Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique Noire*. Québec: AUPELF-ACCT.
- Ebongue, A.E. & P. Fonkoua. 2010. "Le camfranglais ou les camfranglais ?". *Le français en Afrique* 25. 259-270.
- Ebongue, A.E. 2017. "Véhicularité des langues camerounaises: mythe ou réalité ?". *Sociolinguistics in African context*, ed. by A.E. Ebongue, H. Hurst. Berlin: Springer. 53-71.
- Feussi, V. 2007. "Le francanglais comme construction socio-identitaire du jeune francophone au Cameroun". *Le français en Afrique* 23. 33-50.
- Feussi, V. 2011. "Migrance, langues et spatialisation urbaine à Douala – Cameroun". *Cahiers internationaux de sociolinguistique* 1. 11-31.
- Fosso, F. 1999. "Le camfranglais: une praxeogénie complète et iconoclaste". *Le français langue africaine. Enjeux et atouts pour la francophonie*, éd. par M. Ze. Paris: Publisud.
- Gauvin, L. 2004. *La Fabrique de la langue*. Paris: Seuil.

- Harter, A.F. 2007. "Représentations autour d'un parler jeune: le camfranglais". *Le français en Afrique* 22. 253-266.
- Ntsobé, A.-M. Biloa & G.E. Echu. 2008. *Le camfranglais: quelle parlure?* Berlin: Peter Lang.
- Nzesse, L. 2009. "Le français au Cameroun: d'une crise sociopolitique à la vitalité de la langue française". *Le français en Afrique* 24. 19-47.
- Sol Amougou, M.-D. 2018. *Minoration linguistique. Causes, conséquences et thérapies.* Paris: L'Harmattan.
- Thiam, N. 1994. "La variation sociolinguistique du code mixte wolof-français à Dakar: une première approche". *Langage et société* 68. 11-34.
- Tsofack, J.-B. 2006. "(Dé)nominations et constructions identitaires au Cameroun". *Cahiers de sociolinguistique* 11(1). 101-115.